

Gary B. Cohen. *Education and Middle-Class Society in Imperial Austria, 1848-1918*. West Lafayette, Ind.: Purdue University Press, 1996. Pp. xxi, 386.

L'Autriche des Habsbourgs n'a pas bonne presse au dix-neuvième siècle, particulièrement dans les milieux nationalistes qui la décrivent comme étant arriérée par rapport à l'Europe occidentale, à la fois économiquement (à preuve les retards et les inégalités régionales de son processus d'industrialisation) et politiquement (à preuve la faiblesse de ses institutions parlementaires). Gary B. Cohen (University of Oklahoma, Norman) s'inscrit en faux contre une telle approche: pour lui, l'Autriche n'est pas fondamentalement différente du reste de l'Europe, du moins en matière d'enseignement secondaire et universitaire.

Dans le sillon de la révolution de 1848-49, le gouvernement autrichien met de l'avant un ambitieux programme de développement du système scolaire. L'objectif poursuivi est de doter le pays d'un groupe suffisamment nombreux de professionnels et de techniciens, jugés nécessaires à la survie et à l'épanouissement d'une société moderne. Dans les six dernières décades précédant la Grande Guerre de 1914-18, l'Autriche connaît une croissance sans précédent du nombre d'étudiants inscrits à diverses institutions d'enseignement. Plusieurs causes expliquent cet essor: la croissance démographique; le développement de l'économie, qui crée de nouvelles possibilités d'emploi (droit, médecine, administration des affaires, ingénierie, théologie); le processus d'urbanisation; les politiques gouvernementales (un appareil étatique plus élaboré requiert, pour son bon fonctionnement, davantage de bureaucrates éduqués); le niveau peu élevé des frais de scolarité; une nouvelle approche de la part du public à l'égard des avantages d'une solide éducation et, finalement, des niveaux de revenus accrus. Le momentum est tel que la plupart des initiatives des autorités gouvernementales (inquiètes qu'une offre de loin supérieure à la demande n'entraîne des troubles sociaux parmi certains gradués désillusionnés parce que sans emploi) en vue de limiter les inscriptions échouent lamentablement. L'espoir d'une carrière—et l'accès aux privilèges et au pouvoir qu'elle confère—jouent inévitablement le rôle d'aimant.

Dans la seconde partie de son livre, Cohen illustre l'ampleur des changements qui s'opèrent au niveau des origines sociales de la gent étudiante: non seulement les fils et, plus tard les filles, des élites traditionnelles (noblesse et haute-bourgeoisie) mais aussi ceux et celles de petits entrepreneurs, de cols-blancs, d'artisans, de fermiers et même de simples ouvriers sont nombreux à s'inscrire et à graduer. Cette croissance est toutefois répartie inégalement dans le temps et dans l'espace: les Tchèques, les Polonais et les Allemands profitent davantage des nouvelles règles du jeu que les Slovènes et les Ukrainiens; en outre, si les Catholiques reculent, proportionnellement à l'ensemble du corps étudiant, les Juifs et les Protestants marquent des points.

Somme toute, de plus en plus d'Autrichiens réalisent que l'accessibilité à une éducation de niveau supérieur devient un facteur crucial de mobilité sociale dans une société moderne. Dans la même veine, ce processus de modernisation remet parfois en question des certitudes. À cet égard, les débats à propos de l'admissibilité (ou non) des étudiantes et de la pertinence (ou non) de l'étude du latin et, davantage, du grec sont fort révélateurs.

Enfin, État multinational à une époque où le nationalisme—idéologie dominante—joue le rôle de force centrifuge, l'Autriche et son système d'éducation n'échappent pas aux lourdes conséquences de cette primauté du culturel. Du reste, les éléments nationalistes eux-mêmes saisissent bien le lien qui existe entre le succès d'un projet spécifique—la quête de l'indépendance politique—et le développement d'un réseau intégré d'écoles, de collèges et d'universités. En d'autres termes, il importe de produire des élites en quantités suffisantes si l'on veut construire une solide nation tchèque.

Si le style de l'auteur n'a rien de trop captivant, il a le mérite d'avoir consulté avec grand soin une impressionnante documentation: ses sources sont en langues tchèque, allemande, française et anglaise; en outre, Cohen apporte de multiples chiffres et tableaux à l'appui d'une thèse—la réforme du système scolaire en tant que reflet de la transformation de la société autrichienne d'alors—qui n'est pas vraiment neuve, comme en font foi les nombreux parallèles qu'il établit avec la situation qui prévaut alors en Europe, particulièrement en Allemagne.

J.-Guy Lalande
St. Francis Xavier University

Dennis Soltys, *Education for Decline: Soviet Vocational and Technical Schooling from Khrushchev to Gorbachev*. Toronto: University of Toronto Press, 1997. Pp. x, 222.

Since the demise of communism dozens of studies examining the period of "mature socialism" (from the tenure of Nikita Khrushchev in 1953 to the end of the Gorbachev era) have assessed, from different perspectives, the reasons for the steady and long decline of the Soviet Union. In his examination of the Soviet vocational training system during this period, Dennis Soltys shows how inadequate planning measures and bureaucratic sloth weakened the USSR's ability to produce trained specialists capable of keeping the country competitive with the rest of the world. He frames his study around the questions of adaptation and change in vocational education to fit changing economic needs. Emphasizing education policies and institutions, Soltys finds significant continuity in the style of policy-making and